

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21^e Année. N^o 1036 — 17 Fév. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



M. LE COMTE DE NOË (CHAM)

Notre collaborateur, récemment nommé Chevalier de la Légion d'honneur.

(Dessin de M. Edmond Morio.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos Gravures : Cham; — Travaux de l'Exposition universelle de 1878; — Départ de M. de Bourgoing de Constantinople; — Manœuvres maritimes à Cherbourg; — Cochinchine française : Une Représentation au théâtre de Cholen. — Les Dieux qu'on brise : A M^{me} H. de P., par A. Delpit. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Le plus beau jour de la vie (suite). — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — L'Exposition internationale d'hygiène et de sauvetage ouverte à Bruxelles en 1876. — Récréations de la famille — Le Vainqueur du grand-prix du tir aux pigeons de Monaco. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : M. le comte de Noé. — Départ de Constantinople de M. de Bourgoing. — Surprise, pendant la nuit, d'un bateau porte-torpilles. — La Cueillette de violettes, tableau. — Aspect des travaux du Trocadéro. — Cochinchine française : Une représentation au théâtre de Cholen. — Les Produits de la maison Hermann-Lachapelle. — M. Arundell Yeo. — Échecs et Rébus.

COURRIER DE PARIS

ON est curieux ou on ne l'est pas. Je suis curieux.

Donc ayant entendu, depuis pas mal d'années, célébrer les mérites et les charmes du carnaval de Nice, j'étais tenu ce raisonnement aussi simple que péremptoire :

— Nice s'amuse, dit-on. Paris s'ennuie. L'hésitation n'est pas permise. Allons voir ce que valent les récits des touristes. Nice n'est plus, grâce au chemin de fer, qu'une banlieue de la capitale. En route!

Et je suis venu, et j'ai vu... et je vais avoir l'honneur de vous raconter sommairement mes impressions de voyage. Après quoi, si vous le voulez bien, reprenant le train de concert, nous regagnerons le boulevard pour y achever cette chronique commencée sur la promenade des Anglais.

Rien de particulier quant au parcours lui-même. Avec la vapeur, les épisodes manquent invariablement.

Le train pourtant m'avait réservé une surprise. Aux environs de Fréjus, arrêt inattendu. Qu'y a-t-il? On s'informe. C'est le tender d'une machine d'un convoi venant en sens inverse qui s'est rompu. Total : quatre heures pour remettre ce farceur de tender sur ses jambes.

Au premier moment, comme toujours, cette station en pleins champs avait produit son petit effet d'émotion.

Un monsieur qui voyageait avec sa femme dans mon compartiment se précipite dehors en disant tranquillement à celle-ci :

— En cas de danger, j'aime autant descendre... Reste là... je vais voir ce que c'est.

Ce *Reste-là* inconscient vaut bien un écho, sans doute.

En débarquant, j'ai retrouvé le Midi tel qu'il m'apparut toujours. Le littoral méditerranéen notamment a conservé ses habitudes de dénigrement mutuel, qui donnent un si singulier aspect aux conversations que l'on a l'occasion d'échanger partout.

Il faut vous dire que les haines célèbres de Rome et de Carthage, des Guelfes et des Gibelins, des Capulets et des Montaigus, ne sont rien auprès de l'animosité que se sont vouée réciproquement les villes qui se disputent, tous les hivers, la clientèle cosmopolite.

Nice et Cannes notamment se sont posé une de ces vendettas qui mériteraient d'être chantées par un poète épique.

Il en résulte des scènes dont le comique serait irrésistible, s'il ne s'y mêlait un petit côté lugubre qui retient le rire sur les lèvres. Voici à peu près la scène :

Vous êtes, je suppose, malade. Votre médecin vous a dit :

— Écoutez!... je vais vous parler sincèrement... Dans ces affections chroniques des bronches (ils ne parlent jamais des poumons, les médecins, ce sont toujours les bronches!) dans ces affections chroniques, notre science perd son latin. Il n'y a qu'un seul remède : le changement d'air. Allez-vous-en donc emprunter au soleil du Midi quelques-uns de ses rayons. Vous vous en ferez de la santé.

Parfait!

Là-dessus, vous vous êtes, patient naïf, mis en chemin, non sans avoir demandé au docteur une feuille de route.

La plupart du temps il vous a répondu :

— Peuh! Installez-vous à Cannes, à moins que vous ne préfériez Nice.

Ou bien :

— Installez-vous à Nice, à moins que vous ne préfériez Cannes.

Parti sur cette alternative *ad libitum*, vous n'avez naturellement qu'un souci, vous bien renseigner, afin de fixer votre choix en connaissance de cause.

A la station des Arcs, monte dans votre voiture un monsieur qui évidemment est des environs. Le conducteur lui a ouvert la portière avec une respectueuse considération. Le chef de gare lui a crié :

— Mes hommages à madame!

Pas de doute, c'est un Méridional. Il vous pourra donc fournir des informations précises et précieuses.

Vous tournez quelques instants autour de votre exorde, puis vous vous décidez à rompre la glace en posant une question sur Nice. Très-bien!... L'œil de votre interlocuteur s'est aussitôt animé. Il lance des éclairs.

— Si je connais Nice!... Ah! oui, je la connais!... Et bien d'autres aussi la connaissent pour leur malheur.

— Comment, pour leur malheur?

— Sans doute... quand je pense au nombre de malheureux et de malheureuses qu'on a envoyés mourir là-bas!... Oui, ce n'est pas long.

— Plaît-il?

— Son affreux climat a vite fait de les expédier dans l'autre monde.

— Quel affreux climat! J'avais entendu dire, au contraire, que c'était un paradis terrestre.

— Le paradis des courants d'air et des fluxions de poitrine... Un coin où le vent souffle du matin au soir, comme dans un corridor... Le rendez-vous du mistral!... Vous tournez la rue... crac! c'est fait... vous êtes pincé... La bise vous a mordu, et le lendemain vous vous alitez... Sans compter que c'est un séjour insupportable... La population la plus mêlée... des chevaliers d'industrie et des cocottes à la centaine... Et quelle plage désagréable!... et quelles rues disgracieuses... et quels quais grotesques!... des quais énormes pour une rivière ridicule où l'on ne voit jamais d'eau que l'eau des égouts... Et...

Le monsieur continue sur ce ton pendant une bonne demi-heure avec la volubilité locale. Encore ne s'arrêterait-il pas s'il n'était forcé de descendre, étant arrivé à destination.

Un autre, cependant, le remplace.

Diab! diab! diab!... Ce que le premier vient de vous raconter sur Nice vous a plongé dans des perplexités imprévues. Car c'était sur cette cité qu'en somme vous aviez jeté votre dévolu. — Mais du moment où... c'est autre chose... Vous vous sentez une envie féroce de vous arrêter à Cannes.

Toutefois, comme deux avis valent mieux qu'un, vous vous dites que vous ne feriez pas mal de risquer une contre-épreuve. Justement, le second monsieur n'a pas l'apparence moins méridionale que l'autre.

Vous rôdez autour de votre préambule durant un moment, au bout duquel vous allez vous décider, comme ci-dessus. Mais le second monsieur ne vous en laisse pas le temps.

C'est lui qui prend l'initiative.

— Monsieur vient dans le Midi pour sa santé? interroge-t-il.

— Oui, monsieur.

— Ah!... Excellente idée!... Mais monsieur, je me plais à le croire, ne va pas à Cannes?

— Dame... je ne...

— Ne faites pas cela, monsieur... Au nom du ciel,

ne faites pas cela!... Je n'ai pas l'honneur de vous connaître; mais on voit tout de suite à qui l'on a affaire... Je vous le répète, ne faites pas cela. Un climat meurtrier... Un vent!... Il n'y a pas sur toute notre côte une localité plus perfide... On cuit d'un côté sous un soleil torride, on gèle de l'autre.

— Vous croyez?...

— Je ne crois pas... j'en suis sûr... C'est la réclame qui dupe les gens... Et quel ennui profond!... Pas une distraction!... A huit heures du soir, on dirait qu'on se promène dans les ruines de Pompéi. Les Anglais, qui aiment à vivre enfermés à double tour, peuvent seuls s'accommoder de cette existence morne, guindée, cadencée... Tenez, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je vous rends un service signalé en vous détournant, si jamais vous en avez eu l'idée, de vous établir dans ce coin odieux et surfait...

Ainsi parle le second monsieur, qui — point n'est besoin de vous le dire — est un Niçois, tandis que le premier était un Cannais.

Vous jugez dans quelle situation d'esprit ces stations, doucement alternées, peuvent laisser l'infortuné voyageur qui venait chercher l'Eldorado rêvé, et à qui l'on a laissé le droit d'opter entre ces deux résidences si gracieusement portraiturées!...

Mais, pour notre compte, nous n'avions pas l'embaras du choix et, par conséquent, les contradictions systématiques des Niçois et des Cannais ne pouvaient nous toucher.

Nice seul a le monopole du carnaval officiel. Et c'est là ce qui nous attirait.

C'est comme une sorte de sacerdoce que Nice croit exercer en perpétuant la tradition, presque partout démodée, des mascarades foraines. Trois mois à l'avance, on parle, dans les bicoques aussi bien que dans les palais, des cavalcades et des chars qu'on se promet d'organiser. On a même institué des prix de travestissement qui sont décernés aux indigènes qui se sont signalés par les combinaisons les plus pittoresques ou les plus excentriques.

Aussi, quinze jours à l'avance, on ne rencontre plus dans les rues, à la gare, dans les boutiques, que des gens qui portent sous le bras des costumes, des masques ou des têtes en carton.

La tête en carton est une des grandes attractions de la fête.

Cette année, on avait monté un cortège d'animaux. Dans les intérieurs niçois, les bons bourgeois passaient leurs journées à essayer devant la glace qui une tête de loup, qui une tête de cerf, qui une tête de bœuf.

On aurait dit des artistes répétant un grand rôle.

La femme assistait, le plus souvent, à la répétition :

— Trouves-tu que je serai bien en chacal?

— Oui... Mais j'aurais mieux aimé que tu sois en lion.

— Moi aussi... Seulement il n'y a pas eu moyen... Toujours l'intrigue a le dessus... C'est Colinsardini qui a gardé la tête de lion pour lui, sous prétexte qu'il est vice-président de la commission d'organisation.

— Enfin... à ta place, je mettrais...

— C'est comme Albertino... tu sais... le quincaillier... Il s'est fait donner l'ours... Je te demande un peu... Un homme qui n'a pas eu la taille pour être soldat... et qui prétend faire l'ours... Il faut une certaine prestance... Moi, par exemple, c'eût été mon affaire...

— Pourquoi t'es-tu laissé faire un passe-droit?... Tu n'as jamais su te défendre... Ce n'est pas en chacal qu'on aurait dû te mettre, c'est en biche!

Ces scènes préliminaires, qui se renouvellent çà et là, ne sont que le prologue.

Quant à la pièce, elle est véritablement curieuse, et finalement le coup d'œil est des plus mouvementés. Le défilé des mascarades se déroule sur une étendue qui n'a pas moins de deux kilomètres. Pendant ce temps-là, les passants et les passantes se bombardent de *confetti*. Les dames vous mitraillent du haut des balcons auxquels vous donnez le bombardement à votre tour.

C'est gai et surtout pittoresque à cause du mélange des nationalités.

Nice est une réduction de la tour de Babel. On s'y

apostrophe dans toutes les langues connues. La Russie oublie ses soucis guerriers et entame de courtoises hostilités avec la Turquie sous la forme d'une spirituelle comtesse qui échange des bordées de fleurs et de parfums avec un pacha coiffé du fez. L'Angleterre s'y dégage pour quelques heures et devient gamine. L'Allemagne s'y fait folâtre et presque légère.

C'est vraiment amusant.

Mais de pareils plaisirs ne sont possibles que dans des villes de petit format. Dans les grands centres, et notamment à Paris, ils seraient impraticables.

Les traîneurs de ruisseau, les parasites du macadam, le voyou et la gourmandine y tiennent trop de place et feraient trop vite tourner en saturnale la récréation. Ceux qui, en branlant la tête, vous vantent encore aujourd'hui les charmes de la Courtille et de sa descente célèbre sont ou des mystificateurs qui se moquent du monde, ou des radoteurs qui se bernent eux-mêmes avec des souvenirs de jeunesse.

La Courti le parisienne était une ignoble, puante, écœurante et abominable cohue. Le dépotoir de la gaieté!

On a eu cent fois, mille fois raison d'abolir cette exhibition hideuse, où le vice, barbouillé de lie et de sang, sinistre, misérable, étalait ses plaies endimanchées.

Il faut le soleil pour dorer les oripeaux carnavalesques. Avec la boue de Paris, les flasques loques paraissent plus dégoûtantes encore. J'en ai encore la nausée... de mémoire!

~ Mais déjà le carême est entré en scène, et, au retour, je retrouve un Paris qui essaye de se faire austère.

Mais il n'y parvient en général qu'après la mi-carême.

Jusqu'à-là, rien de changé, si ce n'est que le programme de ces distractions s'est enrichi de deux exhibitions qui pourraient être considérées comme des plats de circonstance.

Il s'agit en effet, d'un côté, d'une femme-poisson aux Folies-Bergère. De l'autre, aux Fantaisies-Oller, d'un dompteur de crocodiles qui n'est pas moins poisson que sa concurrente, puis qu'il travaille également dans l'eau.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que ces professions poissonnières sont inventées. Eugène Sue, dans un de ses plus fameux romans, présentait au public l'incomparable Léonidas Requin, ancien fort en thème, bachelier ès lettres, réduit à se travestir en monstre marin et à vivre dans une cuve pleine d'eau pour gagner sa vie.

Singulier domicile, que cette cuve, pour Léonidas que l'auteur appelait quand même un *fruit-sec*!

Plus tard, au Cirque du boulevard, on a vu un monsieur qui exécutait des plongeurs variés avec ses enfants. Ces épandements de famille en aquarium laissèrent le public assez indifférent.

Enfin, dans les foires des environs de Paris, on rencontre depuis deux ou trois ans une intéressante saltimbanque qui s'intitule, dans ses boniments, la *femme-sirène*. C'est une pauvre créature qui s'est fait couvrir l'extrémité du corps dans une sorte de sac fait d'une étoffe imitant la peau et les écailles du poisson. La malheureuse qui croupit dans une eau à peine tiède, chante aux visiteurs une sorte de complainte sans paroles. Puis l'impresario se hâte de lui remettre le couvercle sur la tête.

Quelles drôles de positions sociales on voit dans ce monde!

Mais ce que je me demande toujours, sans jamais avoir pu me répondre d'une façon satisfaisante, c'est comment une créature humaine, de l'un ou de l'autre sexe, peut en être arrivée à se choisir une profession de cette nature? Comment, ayant à opter entre deux mille métiers ou industries, un citoyen français ou une dame, faisant partie de la plus belle moitié du genre humain, se frappe un matin la tête en s'écriant à l'instar d'Archimède :

— J'ai trouvé!... Pour vivre, je vais me condamner au bocal forcé à perpétuité!

Quant aux crocodiles domptés, ils me laissent tout à fait froid. Il est en effet de notoriété publique, que ces animaux-là, une fois repus, ne demandent qu'à caver leur repas en paix.

Le dompteur qui vient les taquiner en cet état ne risque donc rien. C'est au contraire eux qui les exposent à la gastrite, et il me semble entendre ces infortunés crocodiles murmurer avec désespoir :

— Allons! bon! voilà qu'il va encore aujourd'hui nous donner une indigestion comme hier!

~ Les amateurs des spectacles à surprises n'ont, du reste, pas à se plaindre; partout les exhibitions se multiplient.

Et voici que l'Hippodrome ressuscité annonce que, pour tout de bon cette fois, il va ouvrir ses portes à la foule idolâtre. Il se produit même à propos de cette ouverture future un fait assez singulier.

D'une note reproduite par différents journaux, il résulte que deux directions se disputent l'honneur de charmer le public. Il faudrait un Salomon pour trancher le débat.

De sorte que, l'an dernier, on ne trouvait personne pour ouvrir l'Hippodrome, et que cette année, au contraire, on trouve trop de compétiteurs, est-ce à dire que le succès de l'entreprise soit certain? Dame! je ne voudrais pas me poser en prophète; mais je me demande quel genre de programme on pourra bien exploiter à l'avenue de l'Alma?

Les pantomimes militaires étaient un des plats de résistance de ces menus.

Et les pantomimes militaires sont interdites pour cause de bon sens public. Il serait scandaleux de recommencer à nous montrer, comme jadis, deux Français combattant à la hache à outrance, selon la formule chère aux Funambules, contre une certaine d'ennemis, qui, invariablement, finissaient par prendre la fuite.

Cela n'a l'air de rien; mais ces parades aimées du titi sont pour une bonne moitié dans nos désastres.

On nous avait ainsi fait croire si longtemps qu'un homme chez nous valait un bataillon chez les autres, que nous sommes restés insoucients de la décroissance de nos effectifs et que, finalement, nous nous sommes aveuglément jetés dans cette guerre pour laquelle rien n'avait été préparé.

Avec moins de confiance en notre supériorité, confiance entretenue déplorablement chez le peuple par les pantomimes militaires des Champs-Élysées, des Invalides et de la barrière du Trône, nous nous serions un peu plus inquiétés de contrôler les choses, nous aurions mieux su prendre nos mesures et notre mesure.

Non! plus de ces mensonges absurdes!
Plutôt cent hommes-poissons, mon Dieu!

~ Encore des *Mémoires*.

Ceux-ci, toutefois, s'ils tiennent tout ce qu'ils promettent, seront certainement intéressants et attrayants à la fois. Car ils auront pour auteur un homme qui a été exceptionnellement mêlé à tout le mouvement social et littéraire de son époque.

Je dis *exceptionnellement*, car Arsène Houssaye (c'est de lui qu'il s'agit) a fait de son existence une véritable gamme chromatique.

Il a tour à tour vu les choses d'en bas et d'en haut. Il a connu les bohèmes, il a connu l'aristocratie. Il a fait partie des cénacles romantiques au pittoresque débraillé; il a fait partie du *high-life* aux élégances raffinées. Il est parti des chambres borognes de l'impasse du Doyenné pour arriver à l'hôtel somptueux de l'avenue de Friedland. Il a eu ses grandes et petites entrées dans les ateliers, dans les boudoirs, chez les financiers, chez les politiciens, chez les savants.

Étrange destinée! Type vraiment unique!

Arsène Houssaye a coudoyé et approché toutes les célébrités, celles de l'estaminet aussi bien que celles des agapes officielles. Il est aussi compétent, expert, en matière de fantaisies chevelues qu'en matière de chauve étiquette. Tous les parfums lui sont familiers, celui de la pipe culottée aussi bien que celui du patchouli.

Ah! s'il voulait même faire des rapprochements et des comparaisons entre la bohème artistique et la bohème dorée!...

Dans tous les cas, il est absolument impossible que quarante ou cinquante années de la vie de Paris, racontées par ce témoin spirituel, qui a été par-

tout à la fois, ne donnent pas un livre plein de saveur, d'imprévu, de contrastes.

Ce ne seront certes pas (je m'en veux porter garant) les *mémoires* tirés au cordeau prudhommesque et sentencieux que laissent après elles les notabilités graves, comme pour endormir la vigilance de la postérité.

Non! ce sera un voyage en zigzag, faisant à chaque coude du chemin la mémoire buissonnière.

Il faut qu'Arsène Houssaye fasse honneur à l'engagement qui a été pris par lui.

Trop sceptique pour être injuste, impartial par insouciance s'il ne l'était par conscience, Houssaye est certainement un de ceux qui peuvent le plus sincèrement conter les hommes et les choses.

~ Tant de susceptibilité puritaine peut-il entrer dans l'âme des Gênois!

On prétend qu'il est interdit à Nilsson de jouer *Faust* pour cause d'immoralité.

Mais alors on se demande quelle est la pièce du répertoire du Grand-Opéra qui trouverait grâce devant une censure aussi méticuleuse?

Les *Huguenots* portent, si l'on veut interpréter les choses, atteinte à la foi en donnant le spectacle peu consolant des guerres de religion.

La *Muette* pousse à l'insurrection et est un libretto éminemment révolutionnaire.

La *Juivé*, autre spectacle d'intolérance cruelle.

Le *Trouvère* amalgame le fratricide, la dépravation et tous les crimes connus.

La *Favorite* met en scène une héroïne qui n'a rien de commun avec le prix Montyon, et un prince qui a des façons singulièrement peu délicates de récompenser ceux qui se dévouent pour lui, en leur faisant épouser les demi-mondaines de sa cour.

Et ainsi de suite.

En bonne conscience, voilà du rigorisme par trop exagéré! Ce qu'on n'écouterait peut-être pas toujours sans gêne à la Comédie-Française, on peut le tolérer à l'Opéra, où la musique amortit les sujets.

Et puis, est-ce que les trois quarts du temps et avec le baragouin de la plupart des chanteurs on entend un traître mot des paroles?

~ On s'est beaucoup esrimé sur Alfred de Vigny depuis la reprise de *Chatterton*.

C'était, en effet, un type très-personnel et très-curieux que ce gentilhomme de lettres, doucement hautain, fier avec ménagement, compassé sans roideur, incapable d'abandon, et cependant enclin à une amabilité banalement élégante.

Dans les dernières années de sa vie surtout, Alfred de Vigny, froissé de l'indifférence qui lui était témoignée par ses contemporains, avait un peu exagéré l'amertume ironique de son caractère. Mais toujours il conservait, même avec ses ennemis, une courtoisie de formes qui faisait partie intégrante de son tempérament.

Ce tempérament-là n'avait jamais été capable de grands coups d'ailes ni de fougueux emportements.

Artiste scrupuleux plutôt qu'inspiré, il devait tout au travail. La spontanéité ne lui faisait jamais rencontrer l'élan sublime. Par contre, la pondération de son esprit lui épargnait les chutes profondes.

En revanche, il avait une très-grande délicatesse de critique qui lui faisait donner à ses jugements une vivacité très-pittoresque.

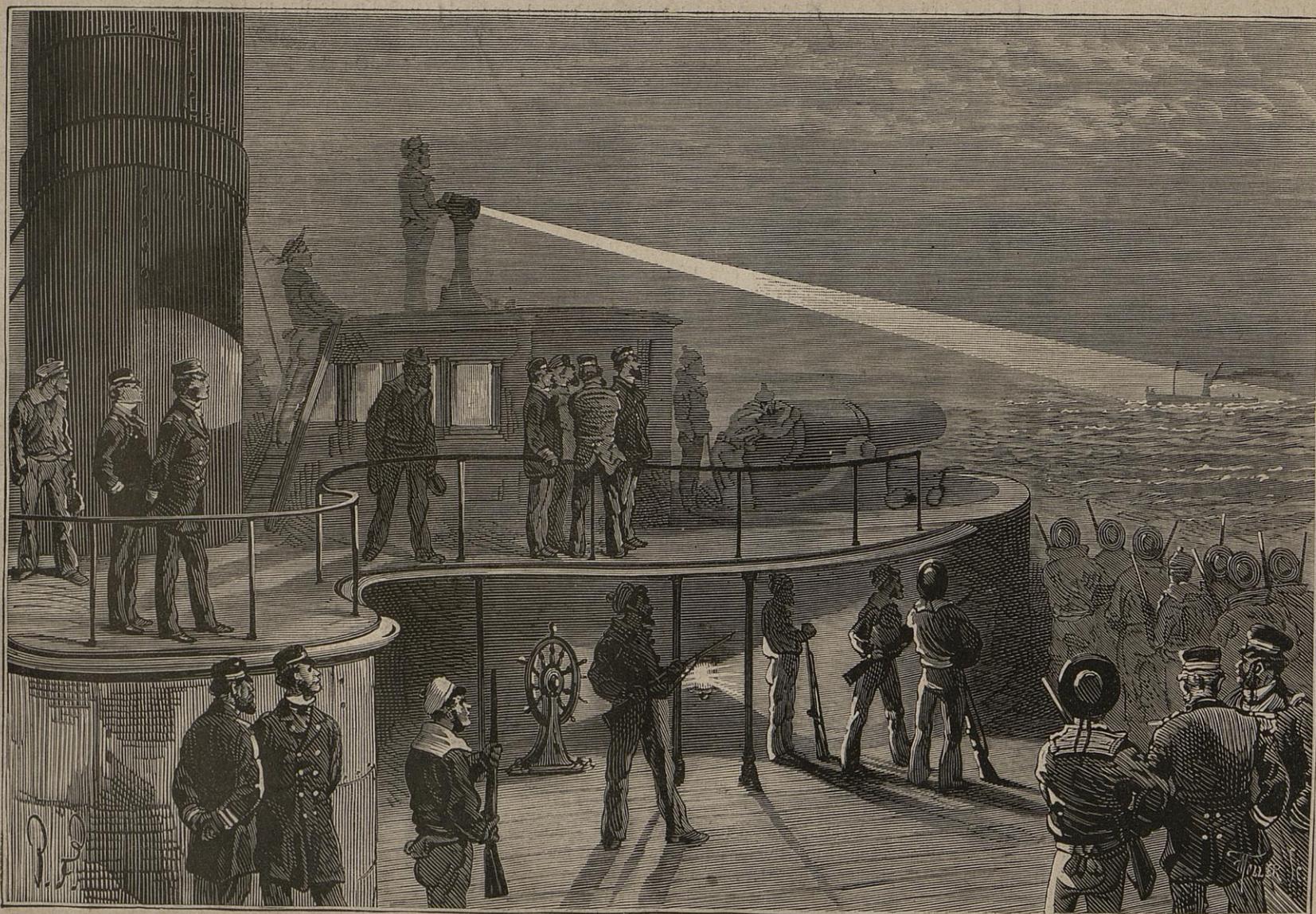
Je me rappelle un soir Alfred de Vigny arrivant dans une maison où je le voyais quelquefois, et où il était très-accueilli.

On se mit à causer.

— A propos, dit-il, j'ai rencontré Lamartine aujourd'hui. Pauvre Lamartine! cassé, mais toujours épris d'idéal; maltraité par la fortune, mais ayant conservé des éclairs de génie... Il m'a fait l'effet d'un oiseau avec une jambe de bois.



ORIENT. — Constantinople. — Départ de M. de Bourgoing, ambassadeur de France, le 27 janvier 1877. — (Croquis de M. J. Viaud, notre correspondant.)



MARINE. — Cherbourg. — Surprise pendant la nuit d'un bateau porte-torpilles au moyen de la lumière électrique. (Croquis de M. Fauré, aspirant de marine à bord du *Suffren*.)



BEAUX-ARTS. — LA CUEILLETTE DES VIOLETTES. — Tableau de M. Lix (Salon de 1876).

Gravure de M. Moller, d'après la photographie de M. Marville.

NOS GRAVURES

CHAM

NOTRE ami et collaborateur Cham est né le 26 janvier 1819, à Paris (place Beauvau). Il n'était encore connu... cette année-là, que sous son vrai nom d'Amédée de Noé. Ce n'est que trente ans plus tard qu'il commença à rendre célèbre le pseudonyme dont il signe ses dessins. Et, pour le dire en passant, le Cham de la Bible, fils de Noé, lui aussi, avait bon besoin de prêter son nom à un galant homme qui est, par surcroît, un artiste de grand talent; c'est une sorte de réhabilitation.

La famille paternelle du comte de Noé est originaire du Béarn et a suivi la fortune de Henri IV, en venant prendre pied à Paris. Sa mère était Anglaise. Aussi y a-t-il en lui, et comme dosé par une main de fée, de la verve méridionale, de l'humour britannique et de la gaieté parisienne. Son esprit est l'essence exquise qui résulte du mélange de ces trois éléments.

Après s'être préparé (très-sérieusement) à l'École polytechnique, Cham tourna bride un beau matin, et entra dans l'atelier de Paul Delaroche. Il reçut aussi d'excellents conseils de Charlet et d'Eugène Lamy.

C'est vers 1846 qu'il fit appel au public, et depuis ce temps il a jeté par milliers ses créations exhalantes dans les recueils les plus en vue; on en trouve à toutes les pages de la collection du *Charivari*, dans tous les volumes du *Monde illustré*, dans un nombre infini de livres, d'almanachs, d'albums, partout enfin.

Il a signé aussi plusieurs pièces de théâtre d'une gaieté intense, telles que :

Le Serpent à plumes (avec de la musique de Leo De-tibes); *le Myosotis* (partition de Ch. Lecocq); *Poterie!* qui était la parodie de *Patrie!* de M. Sardou; et un *Malade au mois*, « pièce avec écurie et remise », jouée au Palais-Royal par Gil-Pérès, Lhéritier, Luguet et M^{lle} Reynold.

Si nous étions de ces biographes dont le métier est de percer avec une vrille le mur de la vie privée, nous dirions que Cham cherche ses sujets de dessin en se promenant dans son jardin de la rue Nolley; qu'il les exécute ensuite en se tenant debout devant un pupitre très-haut sur pieds; qu'il aime de prédilection la musique; qu'il a horreur du tabac; qu'il est membre actif de la Société protectrice des animaux; qu'il protège particulièrement son chien Jocko; que l'hiver il est acablé d'engelures; que son voyage préféré est Boulogne-sur-Mer, surtout depuis que Bade est rayé de la carte des touristes français; que... mais ne poussons pas plus loin l'indiscrétion.

Enfin, le gouvernement a reconnu que dans une société dont l'humour s'assombrit de jour en jour, un des hommes les plus utiles qui soient devait être celui qui y maintenait la joie, autrement la santé de l'esprit d'où découlent tant de bienfaits divers.

Et Cham vient d'être fait chevalier de la Légion d'honneur. — L***.

Exposition de 1878

ASPECT GÉNÉRAL DU CHAMP-DE-MARS ET DU TROCADERO

LA plus grande activité règne en ce moment dans le Champ-de-Mars et sur le Trocadéro. Les machines les plus puissantes sont employées à la fabrication des mortiers et aux terrassements. Des voies ferrées sillonnent l'emplacement du palais, et plus de deux mille ouvriers travaillent aux constructions des galeries. L'aspect de ces vastes chantiers est des plus animés.

Dans la plaine du Champ-de-Mars, on s'occupe des fouilles, des remblais et des fondations. Ce ne sont partout que de véritables montagnes de moellons. Là où naguère manœuvraient les bataillons et les escadrons, on ne voit plus que de nombreux travailleurs maniant la pelle et la pioche. Le sifflet aigu des locomotives et le grincement strident des grues se font entendre à la place des cris de commandement, des sonneries et roulements marquant les mouvements des troupes.

Rien de plus intéressant que ces travaux au Trocadéro. On creuse une fosse circulaire destinée à recevoir les premières assises des murs de la grande rotonde et de ses deux ailes. Les parois de cette fosse, étroite et profonde, sont maintenues à l'écartement par des étrépillons fixes, auxquels sont suspendus des planchers mobiles servant de paliers intermédiaires aux terrassiers. Les terres, jetées à la pelle sur ces planchers, sont rejetées au dehors par d'autres ouvriers et charriées sur le sol à l'aide d'un réseau de lignes ferrées identique à celui du Champ-de-Mars et sur lequel circulent d'innombrables wagonnets.

La partie du Trocadéro voisine des bureaux de l'agence a l'aspect d'une véritable gare de chemin de fer. Elle est dominée par le phare, qui jette, la nuit, ses rayons électriques sur les divers chantiers. Au-dessous, et dans le voisinage de l'avenue d'Iéna, s'étend l'immense carrière à ciel ouvert d'où l'on extrait les pierres destinées à la construction du palais. Il y en a déjà d'énormes approvisionnements qui ressemblent à de gigantesques fortifications.

Pour le transport des mortiers, on emploie, au Trocadéro, de très-curieux chariots en fer d'un modèle nouveau. Ces wagons se chargent à la grande bretonnière installée au sommet de la montagne et passent sur des ponts élevés au-dessus des tranchées profondes; ils vont, sans quitter le rail, verser leur contenu jusque dans les catacombes, où l'on travaille activement aux consolidations.

Départ de M. de Bourgoing de Constantinople

LA Turquie ayant refusé d'adhérer aux conditions que lui formulait la conférence réunie à Constantinople, les puissances européennes, comme on le sait, ont, d'un commun accord, rappelé leurs représentants de la capitale de la Turquie.

Le 27 janvier dernier, vers quatre heures du soir, par un temps sombre et pluvieux, M. le comte de Bourgoing, ambassadeur de France, a quitté Constantinople. Un canot français, portant pavillon à l'avant et à l'arrière, vint prendre l'ambassadeur à l'embarcadere de Lop-Hané, et le conduisit à bord du croiseur le *Château-Renaud*. Ce navire ainsi que les deux stationnaires français étaient pavoisés; l'ambassadeur était accompagné de ses attachés, et suivi des cavas de l'ambassade.

Le *Château-Renaud* avait été expédié de Smyrne à Constantinople avec mission spéciale d'y prendre l'ambassadeur et de le reconduire jusqu'en Italie.

Manœuvres maritimes à Cherbourg

DES nombreuses et intéressantes expériences de torpilles ont lieu en ce moment à Cherbourg et ont donné les plus satisfaisants résultats. Mais en même temps que l'on expérimente ces dangereux moyens de faire sauter les navires ennemis, on apprend à nos marins à se préserver de pareilles rencontres et à surprendre les bateaux destinés à poser les torpilles.

Le dessin que nous donnons dans notre présent numéro représente la surprise pendant la nuit d'un bateau porte-torpilles, au moyen du jet de lumière électrique. La pièce de canon de la tourelle bâbord pointe dessus et se dispose à faire feu. L'équipage est au poste de combat et la mousqueterie des gaillards fusille le torpilleur brusquement mis à découvert pendant sa manœuvre. L'installation de la lumière électrique est toute récente à bord du *Suffren*, et les premiers essais, quoique ne répondant pas entièrement aux résultats espérés, ont donné cependant la preuve de sa grande utilité incontestable.

Cochinchine française

UNE REPRÉSENTATION AU THÉÂTRE DE CHOLEN

AUX portes de Saïgon, capitale de nos possessions indo-chinoises, se trouve la ville de Cholen, rendez-vous habituel des émigrants du Céleste-Empire venus dans l'Annam pour y exercer le négoce. Le Chinois qui s'expatrie quitte ra-

rement son pays sans espoir de retour, et revient presque toujours au sol natal dès qu'il a ramassé sur la terre étrangère une somme suffisante pour mettre ses vieux jours à l'abri du besoin. Aussi, avant la conquête des provinces de la Basse-Cochinchine par la France, et même pendant les premiers temps de notre domination, l'immigration chinoise avait le grave inconvénient d'appauvrir le pays et de retirer de la circulation une notable partie de la fortune publique, absorbée par ce courant continu d'étrangers arrivés presque nus et affamés, et ne repartant avec une aisance solidement établie que pour faire place à des successeurs non moins faméliques.

Depuis quelques années, cet état de choses s'est heureusement modifié. Grâce à la sécurité que leur garantit notre politique et à la paix durable qui règne maintenant dans ce pays autrefois saccagé par les guerres civiles, et ruiné par les exactions des mandarins, les émigrants se fixent sur notre territoire, appellent leur famille auprès d'eux ou contractent alliance avec des femmes annamites et font souche d'une population active et intelligente, appelée dans un avenir prochain à être un nouvel élément de prospérité pour notre colonie.

En adoptant Cholen pour résidence, les Chinois ont imprimé à cette ville une physionomie toute spéciale, et l'on peut faire aujourd'hui un voyage en Chine sans quitter la banlieue de Saïgon, si ce voyage n'a pour but que l'observation des mœurs, des fêtes, des cérémonies et des divertissements chinois.

Depuis fort longtemps, la ville possède un théâtre: il vient d'être reconstruit dernièrement. Chaque soir, une foule nombreuse s'y donne rendez-vous; Chinois et Annamites s'y montrent avec assiduité, et les Européens eux-mêmes ne dédaignent pas d'y venir parfois passer quelques heures.

Le spectacle auquel on assiste est bien, en effet, de nature à intéresser.

La richesse et la variété des costumes, l'originalité des coiffures, la physionomie singulière de ces masques ornés de barbes fabuleuses, les étoffes chatoyantes rehaussées de broderies; le jeu même des acteurs doués pour la plupart d'un talent de mimique fort remarquable; cette musique, ou pour mieux dire, ce bruit sauvage de l'orchestre placé sur la scène, ces grincements de violon à trois cordes, les cris déchirants du hautbois, les coups de tonnerre des gongs qui accompagnent la voix des artistes élevée au suraigu; tout, en un mot, dans cet assemblage étrange, offre un spectacle saisissant qui étonne et captive à la fois.

Malheureusement, il faut acheter ce plaisir un peu cher; car l'huile de coco, dont la flamme éclaire les splendeurs de la scène, ne tarde pas à remplir l'atmosphère d'émanations violentes qui saisissent à la gorge dès les premières heures de la représentation l'Européen trop délicat.

Le public indigène, moins sensible, se préoccupe fort peu de cet inconvénient, et s'amuse avec candeur et bonne foi pendant toute la nuit. Il est toujours content, et, sans se laisser aller à de bruyantes manifestations, prête jusqu'à la fin une attention soutenue aux interminables développements de l'épopée qui se déroule devant ses yeux.

Quelquefois le drame s'interrompt pour faire place à différents intermèdes où l'on voit paraître des chanteuses, des prestidigitateurs, des sorciers ou des équilibristes.

Quelquefois aussi certaines scènes bouffonnes s'intercalent au milieu d'une pièce héroïque, pour reposer l'auditoire, sans doute, et lui donner le temps de reprendre haleine.

Les entr'actes sont nuls, pour ainsi dire, car l'usage du rideau est inconnu, et la scène est presque continuellement occupée. La musique seule s'interrompt parfois, puis reprend au bout de quelques minutes avec une vigueur nouvelle.

Il faut que les acteurs soient infatigables pour résister longtemps à un pareil métier; mais, nous l'avons dit, ils sont récompensés de leur zèle par la bienveillance non moins infatigable du parterre, qui se lasse aussi peu de les entendre qu'eux-mêmes ne se lassent de déclamer.

Heureux parterre! heureux acteurs!

LES DIEUX QU'ON BRISE

XXIX

SONNET

A M^{me} H. DE P...

Dieu ne se trompe pas dans ce qu'il fait, madame :
Ne vous donna-t-il pas une double beauté ?
Le visage chez vous est le frère de l'âme ;
L'un possède le charme et l'autre la bonté.

Tous admirent en vous la splendeur de la femme ;
Moi, ce n'est point cela ce que j'aurais vanté.
Que me font deux grands yeux si leur rayon de flamme
Ne me réchauffe pas comme un soleil d'été ?

Celle qui n'est que belle est vite délaissée :
Tel le jour froid du pôle, où la lueur glacée
Combat toujours en vain contre l'hiver vainqueur ;

Mais quand la femme est bonne, en étant aussi belle,
Elle est comme un beau jour de la saison nouvelle...
Le soleil luit sur terre et l'amour dans le cœur !

ALBERT DELPIT.

Lundi 29 janvier 1877.

COURRIER DU PALAIS

Un drame dans la Vendée. — Les comparaisons. — Les imprudences providentielles. — Une femme qui a la tête faible. — Un mot terrible. — Le compagnonnage. — Un tribunal secret. — Le souterrain et la mise en scène. — Les épreuves et leurs dangers. — La morale dans l'ombre. — Séquestration et violences. — La liberté individuelle. — Les chevaux faisant salon. — La limite des droits de propriété.

DANS le département de la Vendée, la cour d'assises, séant à La Roche-sur-Yon, a eu à juger une cause criminelle des plus dramatiques, et d'autant plus effrayante qu'avec tout leur esprit de ruse, les coupables ont agi, l'une en commandant l'assassinat de son mari, l'autre en l'exécutant avec une sorte de cynisme naïf. Comment ont-ils pu croire qu'ils échapperaient aux soupçons ? La femme Maynard, âgée de cinquante-cinq ans, et mariée en secondes noces, regrettait son premier mari et faisait à haute voix des comparaisons qui n'étaient pas à l'avantage du second : « Maynard, disait-elle, était brutal et, — crime plus impardonnable encore, — il ne lui donnait pas l'argent qu'elle voulait. C'étaient ensuite, et en présence de témoins, des petits mots de tendresse comme : « Qu'il creve donc où il est et qu'on ne le voie plus, il nous rendra un grand service ! » On croit rêver quand on voit cette femme charger une voisine de lui envoyer Poupard, ancien ouvrier de la ferme, un homme vigoureux, et la voisine comprend très-bien à quoi on va l'employer. C'est un marché que l'on va conclure. Poupard assassinera le mari et on lui donnera deux mille francs. Il refuse, il hésite, pour avoir davantage peut-être, et cependant il entame des pourparlers pour l'achat d'un marais dont il offre deux mille francs comptant, lui qui n'a pas un sou vaillant. Enfin, une certaine nuit, Maynard, qui est sorti dans sa cour, reçoit dans le ventre un coup de *pigouille* ; c'est le nom que l'on donne à la gaffe qui sert à conduire les bateaux sur les marais de la Sèvre niortaise. Maynard, avant de mourir, dit qu'il croit bien avoir reconnu Poupard dans l'assassin qui s'est enfui ; mais sa femme fait tout son possible pour éloigner les soupçons. De son côté, Poupard explique à plusieurs personnes qui lui parlent du crime, qu'un homme ne peut pas être tué facilement d'un coup de *pigouille*, à moins que l'on n'attache à cette perche un morceau de fer aigu, comme un tiers-point, par exemple. Et le lendemain, le médecin trouve un tiers-point dans le corps de Maynard.

Les deux coupables ne pouvaient donc tarder longtemps à être arrêtés, et Poupard fit des aveux qu'il renouvela à l'audience. La complice, plus confiante, plus aveugle, a lutté contre l'accusation tant qu'elle a pu. Quand elle se voit trop pressée de questions, elle prétend qu'elle a la tête faible, qu'elle a tout oublié, qu'elle

est malade, et elle arrive à dire qu'elle croit bien que c'est Poupard qui l'a avertie qu'il allait tuer son mari et qu'elle lui a répondu : « Tue-le si ça te plaît, je ne m'en mêle pas ! »

Les deux accusés ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

Il est à regretter que l'attention publique ne se soit pas portée d'une façon plus sérieuse sur une étrange affaire qui s'est présentée devant le tribunal correctionnel de Tours. Le témoin ou, pour mieux dire, le plaignant, Pierre Massot, ouvrier charpentier, âgé de vingt-trois ans, est venu raconter les persécutions véritablement odieuses auxquelles il a été en butte de la part des compagnons du devoir. Voilà un digne et honnête garçon qui a subi les *épreuves*, qui a conservé comme souvenir une blessure au tympan par suite de laquelle il est affligé de surdité. « Si l'ouvrier savait où il va, a-t-il dit, il ne se risquerait pas là dedans. » En 1874, cette infirmité le rendit impropre au service, et il avait cru devoir quitter le compagnonnage. Sa famille est des plus honnêtes, et sa conduite comme ouvrier a été sans reproches ; les renseignements pris sur son compte sont des plus favorables ; partout il a bien travaillé, satisfait ses patrons et mené une vie régulière ; on ne peut lui reprocher que d'avoir laissé, en quittant La Rochelle, une dette de 70 francs chez un logeur. Vis-à-vis des compagnons du devoir, quel était son crime ? Probablement celui d'avoir voulu se retirer de la société ; car les débats n'ont pas établi bien nettement ce que les compagnons avaient à lui reprocher et ce dont ils prétendaient le punir, si tant est qu'ils en eussent le droit. Toujours est-il qu'un jour, entraîné dans un véritable guet-apens, il a été surpris par les membres d'un véritable tribunal secret, traîné dans une cave profonde et sourde, à laquelle on a donné le nom de *la Cayenne*, pendant qu'une main posée sur sa bouche étouffait ses cris ; on l'a maltraité, on l'on fait déshabiller, on l'a séquestré dans ce cachot pendant dix-huit heures, et on a exigé de lui le serment qu'il ne révélerait rien de ce qui s'était passé. Le père des compagnons du devoir faisait partie de ces prétendus justiciers, et Massot avait pour accusateur un marchand de vin logeur, chez lequel il avait refusé de rester comme locataire.

Neuf prévenus étaient cités devant le tribunal correctionnel, et ce sont tous, ou presque tous d'honnêtes ouvriers ; ils ont prétendu pour leur défense, en contestant, du reste, les faits de violence, qu'ils ont voulu seulement blâmer Massot d'avoir laissé une dette derrière lui, le ramener à une conduite régulière, à la morale et à la vertu. On peut se demander néanmoins ce que c'est que la morale et la vertu qui s'imposent dans des souterrains, avec une mise en scène aussi dramatique que ridicule et odieuse. Je ne sais si l'histoire du compagnonnage est encore, comme on l'a dit, à faire ou à refaire ; je ne sais si les sociétaires sont égarés par de bonnes intentions ; mais enfin, il faut bien dire que le résultat le plus ordinaire, c'est une suite de rixes souvent ensanglantées, de persécutions tyranniques, qui violent toutes les lois protectrices de la liberté individuelle. Que des corporations se composent un tribunal disciplinaire, rien de mieux sans doute ; mais au delà du blâme et de l'expulsion, ce tribunal n'a plus rien à faire. Il ne faut pas oublier ce que Massot a hardiment déclaré : « Je demande l'autorisation de porter des armes pour ma défense, car j'ai été avertie par plusieurs individus que j'y passerais ! »

M. le substitut du procureur de la République l'a dit avec raison, c'est le plus coupable des empiétements sur les droits de la justice. Sur les neuf prévenus, un seul a été acquitté, et le tribunal correctionnel a prononcé contre les autres la peine de l'emprisonnement, variant de six mois à deux ans.

Avez-vous oublié l'histoire d'une écurie établie au premier étage ? C'est bien possible, car le procès remonte à 1875. Un amateur de chevaux, possédant un hôtel rue de Tilsitt, a pensé que ses nobles coursiers avaient bien droit à un logement des plus confortables et c'est au premier étage qu'il les a installés. Pourquoi pas ? Il est propriétaire, il a, comme tout propriétaire, le droit de disposer de sa chose en se conformant aux lois, et il n'y a aucun texte de loi qui s'oppose à ce que les chevaux demeurent au premier. Qu'il mais, disait le propriétaire de la maison contiguë, les chevaux, en gravissant l'escalier, font un bruit qui me gêne et qui renvoie mes locataires ; de plus, cette écurie tient le mur constamment humide et ce mur est mitoyen.

Le tribunal nomma des experts ; c'était en novembre 1875. Les experts, dans leur rapport, constataient le bien-fondé des griefs exposés par le plaignant et concluent en faveur de celui-ci à 200 francs de dommages-intérêts par mois ; — depuis novembre 1875, cela fait une somme ! Il vasans dire que ledit voisin persiste à demander la suppression de l'écurie. Mais l'amateur de chevaux a supprimé l'escalier et l'a remplacé par une rampe en pente douce, capitonnée de sable jaune et de rognures de liège sur une certaine épaisseur ; de plus il a fait construire, des fondations aux combles, un contre-mur qui protège le mur mitoyen contre l'humidité et en même temps étouffe les bruits.

Le voisin n'est pas satisfait, il demande l'entérinement du rapport des experts.

Mais le tribunal, tout en disant à l'amateur de chevaux que le droit absolu du propriétaire d'user de sa chose à sa fantaisie et de mettre, s'il lui plaît, son écurie dans les mansardes, est cependant limité par les obligations réciproques qu'impose le voisinage, reconnoît cependant que les travaux exécutés ont eu pour effet de parer aux inconvénients signalés, l'humidité et le bruit, fixe à 500 francs les dommages-intérêts pour le préjudice antérieur aux travaux, et déboute le demandeur du surplus de ses conclusions.

Les chevaux continueront donc d'habiter au premier, — avec balcon ! — Grand bien leur fasse !

PETIT-JEAN.

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE

NOUVELLE

(Suite)

Il y a longtemps que tu me dis cela, Edgard, et j'ai toujours respecté tes scrupules et ta volonté ; je n'ai jamais voulu apporter d'entraves à ce que tu appelles tes espérances d'avenir ; mais tu devrais enfin comprendre ce que je souffre et ce que tu nous dois, à ton fils et à moi. — Si j'étais seule, je ne t'en parlerais jamais, peut-être ; pour *lui*, je t'en parlerai toujours ! toujours, jusqu'à ce que ta promesse soit accomplie !

Edgard regarda Germaine avec surprise.

Une transformation subite semblait avoir changé tout son être. Ce n'était plus la femme, c'était la mère ; mais la mère qui, semblable à la tigresse à qui l'on veut prendre ses petits, aiguise ses ongles pour les défendre.

M. Haller comprit seulement alors que son rôle n'était pas aussi facile qu'il l'avait pensé tout d'abord ; il sentit qu'une prudence excessive pouvait seule l'aider à sortir de la position fautive où le mettait son désir d'arriver à la fortune.

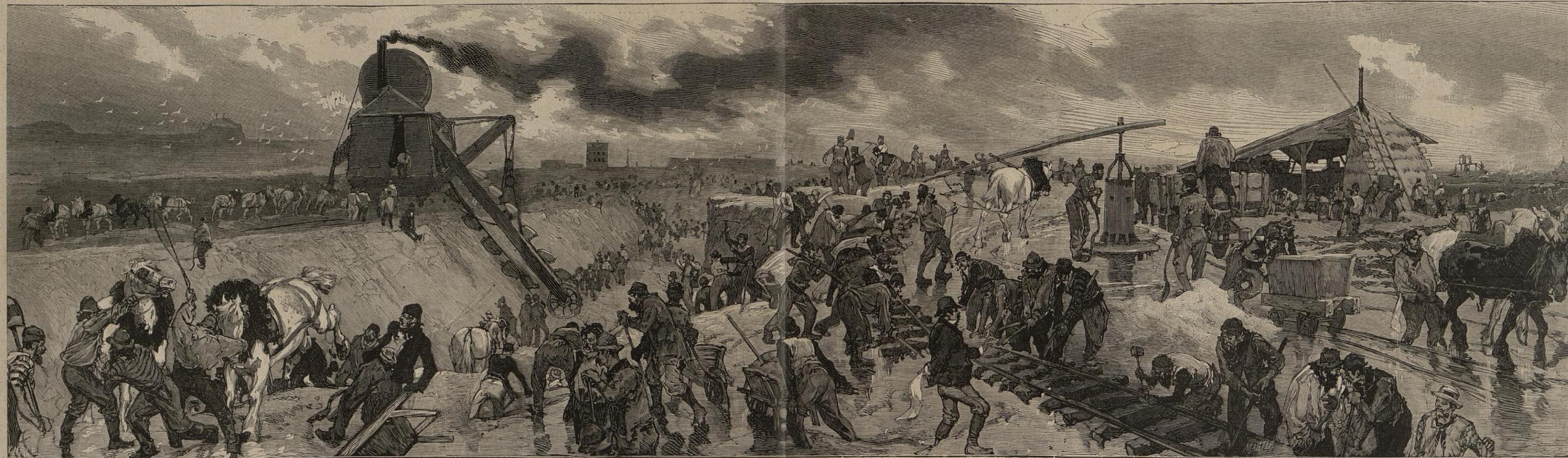
Pourquoi doutes-tu de moi, Germaine ? répondit-il avec une voix qu'il s'efforça de rendre calme ; ne sais-tu pas que je t'aime et que ton fils sera mon fils ? Seulement, ne compromets pas, par une trop grande impatience, la réussite de nos projets ; laisse-moi le temps d'agir comme on le fait pour des êtres auxquels on est dévoué. Tu le sais, Germaine, je n'ai d'autre pensée que celle de vous rendre heureux, ton fils et toi.

— Tu le dis, Edgard ! Prends garde ! Si tu me trompais, j'en mourrais... et lui aussi, peut-être, ajouta-t-elle en posant sa main brûlante sur la tête de l'enfant qui dormait.

Cette petite scène, si différente de celle qu'avait projetée M. Haller, rendit son retour triste. Il était mécontent de tout, des autres et de lui-même.

Entré chez Germaine avec la pensée, non de rompre complètement et en une seule fois avec elle, mais avec la préméditation de préparer une rupture que son prochain mariage avec France avait rendue indispensable, Edgard sortait de chez la mère de son enfant avec plus d'irrésolution, plus d'angoisse qu'il jamais.

M. Haller était, comme l'avaient assuré les amis de M. Hellevinger, ce que l'on appelle dans le monde un homme honorable. Il eût regardé comme un crime d'avoir un ménage en dehors de celui qu'al-



Aspect général des Travaux du Champ de Mars.



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878. — Aspect des Travaux du Trocadéro. — (Dessins de M. Vierge.)

lait lui imposer la loi du mariage; mais il ne craignait pas de rompre ce qu'il nommait en ce moment une liaison de jeunesse, sans souci de la femme et de l'enfant qu'il allait ainsi livrer à l'abandon, et peut-être à la misère et au vice qui en seraient la conséquence. Son but était donc d'endormir peu à peu les inquiétudes de Germaine en la tranquillisant par de fausses promesses, puis de l'abandonner complètement, un jour, quand il ne serait plus temps de retourner en arrière.

Quelques largesses, un peu d'argent jeté à la mère et à l'enfant, lui paraissaient chose suffisante pour calmer les remords qu'éveillait en son cœur son indigne conduite avec Germaine.

Mais l'attitude de la pauvre fille avait dérouteré tous les plans et les espérances de M. Haller.

N'osant plus affronter ni l'indignation ni le désespoir de la mère, qui se sentait abandonnée, Edgard prit le parti que prennent les lâches, celui de poursuivre la réalisation de ses projets, sans rien dire, sans se préoccuper des éclaboussures qui retomberaient sur son fils et sur son honneur à lui, le père.

Et il continua les préparatifs de son mariage avec M^{lle} Hellevinger, comptant sur les événements qui, selon ses espérances, devaient lui fournir le moyen de se sortir de la malencontreuse position où il s'était mis.

Pour éviter de donner aucun soupçon trop direct à la pauvre Germaine, Edgard continua, pendant les jours qui le séparaient encore de son retour à Charente, à aller de temps en temps embrasser son fils, auquel on eût dit qu'il s'attachait un peu plus à chacune de ses visites; et Germaine, heureuse, s'y laissa tromper...

Cependant, un jour, elle s'aperçut que plus d'une semaine s'était encore écoulée sans que M. Haller se fût présenté chez elle.

Le cœur de la mère, toujours prêt à s'alarmer, se serra de nouveau, comme si un malheur la menaçait.

Au risque de déplaire à Edgard, cette fois, Germaine se résolut à agir et à savoir, par elle-même, quel était le motif de l'abandon nouveau qu'elle pressentait et qu'elle redoutait.

Machinalement, et sans se rendre compte de ce qu'elle allait faire, la jeune mère habilla son fils avec la coquetterie qu'elle apportait toujours lorsqu'il s'agissait de faire valoir la beauté de son Émile aux yeux de son père; puis, toujours un peu insouciant et laissant au hasard le soin de diriger ses démarches, elle s'achemina vers la rue Godot-de-Mauroy, où se trouvait la demeure de M. Haller.

Ce n'était point avec l'intention arrêtée d'aller chez Edgard que Germaine avait pris cette direction. Il l'avait tant priée, dans leur intérêt commun, de ne point se présenter dans la maison qu'il habitait, que la douce Germaine, craignant de causer une douleur et une contrariété à cet homme qu'elle aimait de toute son âme, s'était juré de ne jamais faillir à la promesse qu'elle lui avait faite de respecter son désir et sa prière.

Mais sans aller jusqu'à sa demeure, sans franchir ce seuil sur lequel elle ne voulait poser son pied que le jour où elle serait la femme d'Edgard, il lui semblait qu'en se rapprochant de lui elle l'attirait vers elle, et qu'elle lui faisait comprendre qu'il paraissait l'avoir oubliée.

Et puis... qui sait?

Lorsqu'elle passerait devant sa maison, il l'apercevrait peut-être, avec son fils, si beau qu'il devait attirer tous les yeux; elle pouvait le rencontrer dans la rue, et un regard est si vite échangé, il peut dire et il dit tant de choses!

Germaine marchait donc presque joyeuse, se rattachant d'autant plus à ses illusions que son instinct lui disait qu'elles étaient trompeuses, lorsqu'en passant devant la mairie du huitième arrondissement, ses yeux se fixèrent involontairement sur la boîte grillée qui renferme les annonces de mariage.

— Un jour, bientôt peut-être, je me verrai là, moi aussi, se dit-elle avec un joyeux enfantillage, et l'on viendra y lire mon nom, celui de la pauvre et heureuse Germaine, à côté du sien, qui sera aussi le nom de mon fils, de mon Émile! — Tiens, regarde, mon chéri, dit-elle à l'enfant en approchant sa mi-

gnonne tête du grillage banal? Tiens, vois-tu le nom de papa et celui de maman, qui sont là tous les deux, avec leur cher petit Émile?

Et, en parlant ainsi, Germaine s'approchait, elle aussi, pour mieux voir, comme si elle allait réellement lire ces noms qui, réunis là, lui promettaient un bonheur si prochain.

NELLY LIEUTIER.

(La suite au prochain numéro.)

THÉÂTRES

FOLIES-DRAMATIQUES : *La Foire Saint-Laurent*, opérette en trois actes, par MM. Hector Crémieux, Saint-Albin et Offenbach. — **MENUS-PLAISIRS :** *R prise de la Fille de l'air*. — **PORTE-SAINT-MARTIN :** Nouvelles Matinées dramatiques de M^{me} Marie Dumas. — **Les petits théâtres :** Bouffes du Nord, Folies du Gros-Cailou.

ON s'est trop hâté de sonner le glas de l'opérette; petite cascade vit encore. Et d'ailleurs, tant que vivra M. Offenbach, on peut compter qu'il y aura de beaux jours pour les duos monosyllabiques et les valse avec imitation d'animaux. En ce genre, *la Foire Saint-Laurent* continue dignement *le Docteur Ox*, avec un peu plus de gaieté et moins de physique expérimentale. Le livret se distingue par un parti pris d'imbroglio, qui fléchit au dernier acte. Cela commence comme la *Belle Bourbonnaise* et cela s'achève comme une parade d'Hervé; il n'y manque que les rouleaux de papier déployés du *Hussard persécuté*.

Carlinette débarquée à Paris par le coche de Rouen, avec sept amies de pension, pour épouser un jeune homme qu'elle n'a jamais vu et qu'elle déteste de confiance. Afin d'échapper à ce mariage, elle se jette à l'aventure à travers la grand'ville et arrive jusqu'à la foire Saint-Laurent, où le hasard la fait tomber sur un jeune inconnu d'une politesse exquise et d'une naïveté invraisemblable. Laissez moi vous dire tout de suite que c'est le jeune homme auquel on la destine; vous aurez la clef de la pièce, et mon travail d'analyse en sera considérablement abrégé. « J'évite la mère » dès le commencement, et j'en suis bien aise. Naturellement, l'inconnu propose à la belle de se rafraîchir, et les voilà, au deuxième acte, dans le cabaret de Ramponneau. C'est là que s'enchevêtrent les quiproquos, et que l'on voit les princes italiens mariés à des danseuses de corde, et les grandes dames éperdument éprises des saltimbanques. Tout ce monde, c'est-à-dire Carlinette, Bobèche, la Bombarde, le prince Ramollini et la princesse Malaga, se retrouve finalement dans le cabinet de figures de cire du sieur Curtius. Il y a mariage et succès.

Les auteurs de la *Foire Saint-Laurent* ont choisi Bobèche pour leur principal héros, comme les auteurs de *la Fille de Madame Angot* avaient choisi Ange Pitou, personnages historiques dont ils ont fait deux figures de fantaisie. Mais on en a agi plus librement encore avec Bobèche qu'avec Ange Pitou; on l'a déplacé du dix-neuvième siècle pour le reporter dans le dix-huitième et en faire l'ornement de la foire Saint-Laurent, qu'il n'avait pu connaître même étant gamin, car la vogue de cette foire était tout à fait tombée aux approches de la Révolution.

Bobèche, le plus glorieux des paradistes après Tabarin, exerçait sur le boulevard du Temple; ses succès datent de l'Empire et se continuèrent sous Louis XVIII. Ce sont des détails connus de tout le monde. Brazier, dans ses *Chroniques des petits théâtres de Paris*, lui a consacré plusieurs pages. Après Brazier, le libraire Barba, qui a laissé des mémoires très-négligés de formes, mais empreints d'un vif caractère de sincérité, a donné les renseignements suivants sur Bobèche: « C'était un très-bel homme; sous la Restauration, je l'ai vu souvent en grenadier de la garde nationale. Bobèche venait chez moi et voulait me payer des petits livres que je lui offrais, mais toujours j'ai refusé. Nous allions quelquefois avec Charlet le voir faire ses parades. Sitôt que Bobèche nous apercevait, il changeait ses hoches et nous en disait huit à dix des plus comiques.

Après ses parades, nous lui faisons signe, et nous entrions chez un marchand de vin, qui n'existe plus, au coin de la rue du Temple. Bobèche était toujours suivi de la foule, à cause de sa petite veste rouge et de sa grande taille; le marchand de vin n'était pas mécontent de nos visites qui attiraient les consommateurs. »

C'est le style de la vérité et de la nature, il faut en convenir. Ajoutons qu'il y avait un homme de cœur sous la veste du pitre, et que Bobèche fit bravement le coup de feu, en 1814, contre les Cosaques du comte de Voronzow, au pied des buttes Chaumont...

Mais nous voilà bien loin de *la Foire Saint-Laurent*. Revenons-y, pour dire que la musique de M. Offenbach a fait plaisir comme toujours, et que l'interprétation offre suffisamment le caractère de démençe indispensable aux opérettes. — La débutante, M^{lle} Girard, est toute mignonne et s'est fort bien posée dès le premier soir.

Les Menus-Plaisirs, — qui se sont appelés successivement le Théâtre des Arts et l'Opéra-Bouffe, — sont revenus à leur titre primitif et viennent de rouvrir avec une ancienne féerie des frères Cogniard, *la Fille de l'air*, qui eut son moment de célébrité, grâce à M^{lle} Nathalie, qui n'était alors qu'une superbe jeune fille et qui devait devenir plus tard une parfaite comédienne au Gymnase et à la Comédie-Française. A défaut de M^{lle} Nathalie, les Menus-Plaisirs se sont contentés d'une jolie personne inexpérimentée, — on spéculait aujourd'hui sur l'inexpérience, même sur la gaucherie, — et que, si elle n'a pas obtenu le succès étourdissant de sa devancière, a su du moins se faire applaudir par intervalle. M^{me} Jane Kuschnick, prêtée par les Variétés, et M. Gabel, un comique qu'on s'étonne de voir aussi nomade, aident de tout leur talent à cette reprise, qui va ramener le public à une des petites salles les plus heureusement situées de Paris.

Toujours dans le même quartier. — Les Matinées dramatiques et la Porte-Saint-Martin ont perdu leur fondateur, M. Ballande, qu'une louable ambition a porté à fonder le troisième Théâtre-Français. Il a été remplacé par M^{me} Marie Dumas, une très-zélée comédienne, qui a imaginé des représentations qu'on pourrait qualifier d'exotiques, car chacune d'elles résume une nationalité et une littérature. Tantôt, c'est une matinée russe; tantôt, c'est une matinée anglaise; demain, ce sera une matinée espagnole; après-demain, une matinée suédoise, et ainsi de suite. L'idée est incontestablement originale et mérite d'être encouragée. On a beaucoup remarqué à la première de ces matinées une pièce de Gouckine, *l'Invité de pierre*, qui n'est autre qu'une paraphrase du Don Juan sévilan, paraphrase assez farouche et d'autant plus intéressante. Il ne m'a pas été possible d'assister à l'École du scandale, donnée à la seconde matinée, la matinée anglaise. C'était le dimanche gras, et personne n'ignore que cette journée est presque tout entière consacrée aux agapes de famille, comme les suivantes, jusqu'au mercredi des Cendres. Mais on promet une seconde représentation du chef-d'œuvre de Sheridan, et certainement je n'y manquerai pas.

Mon zèle est connu, d'ailleurs, et tout récemment je l'ai poussé jusqu'à découvrir deux nouveaux théâtres, situés aux deux antipodes de Paris: les Bouffes du Nord et les Folies du Gros-Cailou.

Les Bouffes du Nord sont installés en haut du faubourg Saint-Denis, au-delà de la maison municipale de santé, boulevard de la Chapelle enfin. C'est un théâtre d'une élégance parfaite. Il n'est ouvert que depuis deux mois environ; sa pièce d'inauguration a été une revue, qui a fait quelque bruit de la barrière Rochechouart à la barrière de la Chopinette. Il continue aujourd'hui par le vaudeville.

Les Folies du Gros-Cailou s'annoncent sur l'avenue de la Mothe-Piquet par de grands châssis contenant des affiches à personnages largement coloriés; mais cela ne veut pas dire qu'elles soient situées avenue de la Mothe-Piquet. Elles ont leur entrée dans la rue Duvivier, — une rue barrée de bornes et où, par conséquent, ne peuvent s'engager les voitures. La salle blanc et or rachète la modestie de l'entrée. Là aussi, on joue une revue: 1876, on te regarde! une revue alerte, bonne enfant, émaillée de fort jolis rondeaux, et surtout ingénieusement

appropriée à l'amour-propre local. Entre au res types relevant exclusivement du quartier, on y remarque un invalide (naturellement), un ouvrier de l'usine Gail et une employée de la Manufacture des Tabacs, une *cigareuse*, qui fume en scène. Les acteurs ont autant d'entrain que ceux des théâtres prétentieux de l'intérieur de Paris, — avec un peu plus de jeunesse. Quant à l'auteur, qui signe Émile Darnoux, c'est, paraît-il, un jeune homme de vingt ans, qui pourrait bien faire parler de lui d'ici à quelque temps sur une scène plus relevée. On commence comme on peut.

CHARLES MONSELET

CHRONIQUE MUSICALE

LA VALSE

Le carnaval est fini. Ce serait peut-être l'heure d'en publier l'histoire; elle aurait d'autant plus de chance de trouver des lecteurs qu'il y a plus de personnes condamnées aux douceurs forcées de la chaise longue, en expiation des bals de mardi dernier.

Mais nous devons nous contenter des plus courtes notices, et ne toucher qu'en les effleurant aux sujets les plus copieux et les plus attrayants. Telle est la loi de la chronique.

Ce n'est pas, par exemple, que l'envie ne pourrait nous venir d'écrire un gros livre sur la valse, qui affole tant de gens, et sur laquelle on pourrait philosopher jusqu'à extinction de philosophie. Mais il faut nous borner à quelques notes.

C'est un préjugé très-accrédité que d'attribuer l'invention de la valse aux Allemands. Il nous souvient que, dès avant 1870, et sans intention rancunière, nous avons fait quelques recherches à travers les vieux papiers pour essayer de combattre cette croyance. Nous ne pouvions admettre qu'une danse si vaporeuse fût née sous des pieds si lourds.

On ne peut nier que les Allemands se la soient appropriée; mais il est bien probable que c'est à nous qu'ils l'ont prise. Un livre déjà très-ancien, intitulé : *Voyage du frère Audric, cordelier*, contient un chapitre sur « la Grande merveille de la valse d'enfer et périlleuse ».

Mais laissons là MM. les Allemands et arrêtons-nous à « valse d'enfer », qui est une expression d'un heureux tour. On conçoit, en effet, que le diable n'ait pas attendu jusqu'à aujourd'hui pour tenter l'homme et la femme en les jetant tout vifs dans les spirales de la valse. Dès longtemps il avait dû combiner un piège si plein de malice.

Ce qui est certain, c'est que la valse agit sur la raison comme une sorte de stupéfiant; car tourner rapidement sur soi-même n'est point naturel à l'homme, encore que la frénésie puisse lui en prendre sous l'impulsion d'une musique au rythme tourbillonnant.

A pareil jeu, la tête s'alourdit et le cœur saute; la tête et le cœur se comportent alors comme les plateaux d'une balance dont l'un devient plus léger et s'émancipe en raison du poids dont on a chargé l'autre.

De là peut-être cette ivresse, ce délire que procure la valse.

D'ailleurs, à considérer le cœur de l'homme non plus comme le foyer de ses sentiments, mais comme un viscère, il s'y accomplit un phénomène physiologique très-remarquable :

« Le sang qui arrive au cœur — dit le savant Béclard — est lancé dans les artères par la contraction successive des ventricules et des oreillettes... Supposons qu'une contraction complète du cœur ait une durée représentée par le chiffre 3. L'observation démontre que la contraction des oreillettes peut être, à peu de chose près, évaluée à 1, et l'intervalle de repos également à 1. Si on applique l'oreille sur la poitrine de l'homme dans la région précordiale, on entend deux bruits qui se succèdent, puis un moment de silence... Le rythme des

bruits du cœur peut être assimilé à une mesure à trois temps. »

Ce qui pourrait s'exprimer ainsi :

Toe, toe, ... | toe, toe, ... | toe, toe, ...

La forme rythmique de la valse semblerait donc procéder des mouvements du cœur humain. Il y a là, en tout cas, une coïncidence de faits qui donne à songer, encore qu'on n'en veuille tirer aucune conséquence trop absolue.

Par exemple, nous ne saurions dire jusqu'à quel point la valse citée par le cordelier Audric ressemblait à la valse moderne. Il est probable qu'elle se rapprochait du tordion, et plus encore de la volte, danses tournantes qui étaient encore en faveur du temps de la Renaissance.

Les bibliophiles conservent dans des étuis de soie un rarissime in-4° intitulé : *Orchesographie et traité par lequel toutes personnes peuvent facilement apprendre et pratiquer l'honneste exercice des danses* (1589), par Thoinot Arbeau (anagramme de Jehan Tabourot, chanoine de Langres).

Le bon chanoine y décrit en toute naïveté « l'honneste exercice de la volte », et avec une familiarité dans les détails dont le lecteur moderne s'offusquerait. Ce qui ne l'empêche pas, quelques lignes plus loin, d'anathématiser la volte.

« Et — dit-il — après avoir tournoyé par tant de cadences qu'il vous plaira, restituerez la demoiselle en sa place, où elle sentira, quelque bonne contenance qu'elle face, son cerveau esbranlé, plain de vertiges et tournoyements de teste; et vous n'en aurez peut-être pas moins. Je vous laisse à considérer si c'est chose bien séante à une jeune fille de faire ces grands pas; et si en ceste volte l'honneur et la santé n'y sont pas hazardés et intéressés? »

Pendant plus de deux siècles, la volte, ou, si vous aimez mieux, la valse, fut supplantée par le menuet et autres danses modérées qui correspondaient à un état social paisible. Ce n'est que sous le Directoire qu'elle reparut, échevelée et convulsive. Il fallait, en effet, des circonstances particulières pour qu'elle se glissât dans les mœurs et devint un divertissement commun à toutes les femmes, quelle que fût, d'ailleurs, leur posture sur les chemins escarpés de la vertu.

Ce fut une fureur (et qui n'est pas encore calmée). Il y avait en ce temps-là un poète qui avait nom M. de Vigée, et dont nous pouvons citer quelques rimes en l'honneur de la valse :

L'orchestre enfin soupire une molle cadence, —
On attendait la valse, et la valse commence.

..... En marchant deux à deux,
Du parquet lentement on mesure l'espace;
Mais déployant soudain sa souplesse et sa grâce,
Au signal qu'on reçoit, qu'on donne tour à tour,
De vingt cercles pressés on décrit le contour.
La beauté, que dès lors le plaisir environne,
Au bras qui la soutient mollement s'abandonne.
Une tendre langueur se repand sur ses traits,
Son œil, demi-voilé, n'en a que plus d'attraits.

Je ne sais à quel point la valse plaît aux femmes,
Je n'ai pas leur secret; mais, dans mon jeune temps,
Je pense que, par goût, j'aurais valsé longtemps.

Au dernier bal de l'Opéra, on comptait plusieurs milliers de personnes qui partageaient entièrement l'opinion de M. de Vigée, et qui ne s'en cachaient pas, je vous le jure!

ALBERT DE LASALLE.

L'Exposition internationale d'Hygiène et de Sauvetage

OUVERTE A BRUXELLES EN 1876

Le *Monde illustré* s'est occupé en son temps de cette Exposition spéciale, qui eut le mérite de ne comprendre que des objets utiles à l'humanité et acquit par cela même une sorte de portée philosophique et morale.

C'est en raison de cette portée même que nous y revenons aujourd'hui, à l'heure où Paris prépare l'admirable spectacle de son Exposition universelle de 1878, parce qu'il nous semble opportun de rappeler le rôle considérable que l'industrie française a joué dans ce

concours si hautement philanthropique de Bruxelles.

Parmi les nombreuses maisons françaises qui figuraient au palais du Parc de la capitale de la Belgique, la maison J. Hermann-Lachapelle se distinguait entre toutes par l'élégance de son pavillon et par la variété des produits de ses ateliers du faubourg Poissonnière, qu'elle y avait groupés avec autant d'art que de goût.

Une chose contribuait surtout à faire de ce pavillon un objet de *great attraction*, comme disent les Anglais; M. Hermann-Lachapelle avait eu l'ingénieuse idée, pour démontrer à tous la simplicité, la précision et la facilité de manœuvre de ses appareils à boissons gazeuses, de les faire fonctionner durant la plus grande partie de la journée; en outre, afin de mettre les spectateurs à même de juger *de gustu* les produits dont ils venaient d'apprécier *de visu* la fabrication, il faisait offrir à tous des verres de limonade, d'eau de Seltz et de boissons gazeuses de toute sorte.

Le succès de ces démonstrations expérimentales fut d'autant plus grand que la maison Hermann-Lachapelle fut absolument, comme d'habitude, la seule de sa spécialité à les pratiquer. Aussi la foule accourut-elle de jour en jour plus curieuse et plus compacte, et le *tout Bruxelles* aristocratique, mondain, artiste, officiel même fut de la partie. On en parla tant et si bien que LL. MM. le roi et la reine des Belges voulurent aussi s'offrir cette distraction à la mode; elles daignèrent faire une visite au pavillon de M. Hermann-Lachapelle, et, après s'être fait donner des explications sur le fonctionnement des appareils en pression devant elles, accepter un verre de limonade gazeuse (1), leur exemple fut suivi par LL. AA. RR. les princes et par les plus hauts dignitaires de la cour et de l'État.

Ce système d'expositions démonstratives, en ce qui concerne les appareils à boissons gazeuses, a le double avantage d'initier le public à l'excellence et à la facilité de fonctionnement de ces instruments, et de contribuer puissamment à la vulgarisation de ces boissons si utiles à l'hygiène et à la salubrité générale.

Si M. Hermann-Lachapelle a vulgarisé les boissons gazeuses, il a aussi contribué à vulgariser l'application de la force de la vapeur à une foule d'usages, ainsi qu'en témoignait l'exposition, dans son pavillon de Bruxelles, des spécimens de la plupart des machines qui se construisent dans ses vastes usines.

Plusieurs récompenses, dont trois médailles de première classe, décernées par les diverses sections du jury, ont signalé, outre les appareils à boissons gazeuses :

1° La machine à vapeur verticale, montée sur socle bâti isolateur, universellement reconnue pour la plus commode, la plus maniable, la plus économique des machines applicables à la plupart des industries;

2° La machine horizontale locomobile, sur train de roues articulées, à rotules et à mécanisme également indépendant de la chaudière;

3° La machine horizontale à retour de flamme et à foyer amovible (système perfectionné Thomas et Laurens), qui a été l'objet de tant d'attention de la part des visiteurs compétents;

4° La machine verticale accouplée avec sa pompe à pistons plongeurs;

5° Le beau moulin à farine sur colonne-belfroi en fonte, fonctionnant à volonté, soit par la force hydraulique, soit par machine à vapeur, soit par accouplement des deux forces. Ce moulin, très-remarquable, est aujourd'hui fort en faveur dans la meunerie;

6° Enfin, une de ces nouvelles batteuses perfectionnées, si appréciées par les agriculteurs, en raison de leur système de ventilation et d'aspiration parfait pour opérer le nettoyage des grains.

Enfin, le jury s'est encore plu à constater la belle exécution de la chaudronnerie construite par cette maison dans ses ateliers spéciaux et avec des soins que peut seule comporter la réunion, sous une même direction, de la chaudronnerie et de la construction mécanique, ainsi qu'il en est dans l'établissement de M. Hermann-Lachapelle. Du reste, son succès, lors de la distribution des récompenses, ne s'est pas borné à la haute marque d'estime du jury, qui lui a décerné, entre autres mentions, trois médailles de première classe; il a été, en outre, honoré de la consécration la plus flatteuse: S. M. le roi des Belges a daigné applaudir spécialement chaque appel du nom de la maison qui représente si dignement l'industrie française à toutes les Expositions où elle figure. — J.-B. RAYMOND.

(1) Voir notre gravure de ce jour, page 109.



COCHINCHINE FRANÇAISE. — Une représentation au théâtre de Cholen. — (Dessin de M. A. P..., notre correspond. nt.)



INDUSTRIE. — La maison Hermann-Lachapelle à l'Exposition internationale d'Hygiène et de Sauvetage à Bruxelles.

Visite de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges. — (Voir l'article page 107.)

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gas-
tralgies, etc. — Consulter les Médecins.

CACHEMIRE DE L'INDE par Robes, seul dépôt en Europe,
l'Union des Indes, 1, r. Auber.

La Vie prolongée. LE FER BRAVAIS (FER DIALYSÉ)
guérit radicalement : Anémie, Chlorose, Débilité, Con-
sommption, Faiblesse. 43, r. Lafayette et pharm. Broch. 10.

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE M^{ME} S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre
et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre
aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle
vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et
Parfumeurs. Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, Paris.

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE SIROP VÉGÉTAL
DEPURATIF
Depuis 30 ans soulage instantanément, éloigne et guérit
accès de GOUTTE et RHUMATISMES. Toutes Pharmacies.
Mémoire médical n° 1 et 2. S'adr. Dépôt général 14, r. de l'Échiquier, Paris.

CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.
CHARBONNIER, fab^r, r. St-Honoré, 376. Assomptio 1.

PAR SUITE D'EXPROPRIATION

LE DÉPOT DE

LA VELOUTINE VIARD

ci-devant place du Palais-Royal, est transféré 3 bis,
rue Auber.

A LA CORBEILLE FLEURIE

ED. PINAUD

Parfumerie aux Violettes de Parme
Parfumerie à l'Ixora (Brionie)

Procédés spéciaux pour conserver
à tous les produits l'odeur
distinguée et les qualités
hygiéniques de ces deux plantes.

ÉPILEPSIE

Traitement gratuit jusqu'à disparition des crises.
D^r RIVALLS *, Paris, 107, r. Rennes, de 2 à 3 h., ou écrire

AUX DAMES. Juretelles maintien des bas sans pression.
Dames, Enfants, Merciers, Corsetiers.
Seul dépôt, boulevard Sébastopol, 72, Maxe Werly.

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE TAMAR INDIEN GRILLON

Fruit laxatif rafraîchissant, le plus agréable purgatif
des Enfants, rétablit les fonctions journalières chez les
personnes sédentaires ou alitées, n'a pas les inconvé-
nients des autres purgatifs irritants : aloès, podophyle,
jalap, scammonée, etc. : 2 fr. 50 la boîte.
Paris, Ph. GRILLON, 25, r. Grammont, et toutes pharmacies.

L'AÉRONAUTE Journal de navigation aérienne.
Paris, 6 fr. p^r an, r. Lafayette, 93.

MÉDAILLE d'ARGENT et de bronze, Diplôme de MÉRITE. Expositions
**ALCOOL DE MENTHE
DE RICQLES**
TRENTE-CINQ ANS de succès, merveilleux pour la digestion, rafraî-
chit la bouche et réchauffe l'estomac, dissipe maux de tête et de nerfs,
excellent aussi pour la toilette. Lyon, 9, cours d'Herbouville. — PARIS,
41, rue Richer, et chez les pharmaciens, épiciers, parfumeurs, etc.

Plus de **TÊTES CHAUVES!** Découverte
de... sans précédent!
Remède certain et Arrêt des chutes à forfait. Env. gratis ren-
seign. et preuves. On jugera. — MALLERON, 110, r. Rivoli, Paris.

CORDIAL S^T-DENIS
ou LIQUEUR DE SANTÉ
C'est un Stimulant ou Réconfortant
qui réveille l'appétit, favorise la diges-
tion, relève les défaillances physiques
ou morales; constituant en un mot la
plus EXQUISE et à la fois LA PLUS SAINTE DES
LIQUEURS DE TABLE. — Un verre à liqueur après
chaque repas. — DÉTAIL dans toutes les villes.
GROS: COMPAGNIE CENTRALE DE FRANCE, rue de Jouy, 7, Paris

LE JOURNAL des TIRAGES FINANCIERS

(7^e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris.
Propriété de la Société Française Financière
(anonyme) au capital de Trois Millions.
DIRECTEUR: CH. DUVAL, OFFICIER RETRAITÉ
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche. — Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS:
Paris et Départements **3 FR. PAR AN**
Abonnement d'essai: 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE
un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER**
avec un Traité de Bourse de 200 pages.

BOURBOULE Source CHOUSSEY

Eau min^{érale} la plus **ARSÉNICALE** connue
Son emploi dans les hôpitaux de Paris, Lyon, etc.
a fait la réputation de la Bourboule.

LA FEMME

chez elle

ET DANS LE MONDE

DEUXIÈME ÉDITION

par M^{me} MARIE DE SAVERNY

Un élégant volume in-8° (impression de luxe)

PRIX 5 FRANCS

(Ajouter 50 c. pour recevoir franco.)

Adresser les demandes à l'administrateur du Monde illustré
et de la Revue de la Mode, 13, quai Voltaire, à Paris.

MACHINES A PLISSER
A TUYAUTER, b. s. s. d. s.
Système Jeannin
Perfectionnée par CRESPIN AINÉ
MACHINES A COUDRE
de tous systèmes, garanties
deux ans.
CRESPIN AINÉ
de Vidouville (Manche), dem^r à Paris, 11, 13, 15, Bd Ornano
MÉNAGE, TOILETTE, etc. — En Province les MACHINES à coudre,
MACHINES à plisser et à tuyauter sont expédiées à moitié payement.
A Paris on donne de plus grandes facilités. Envoie gratis et franco la brochure explicative.

L'INSTALLATION DU
CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
ET DE SON JOURNAL
Le Moniteur des Tirages Financiers
DANS L'IMMEUBLE DE LA SOCIÉTÉ
Rue Le Peletier, N° 16
EST FIXÉE AU LUNDI 19 FÉVRIER

Argentez vous-même

Couvert, Services, Orfèvrerie d'église, Sellerie, cuivre, ruoltz et plaqué, avec le **BLEU D'ARGENT PUR**
Garanti sans mercure, inoffensif, durable et d'emploi facile. — Flacon 1 fr. 50; Triple flacon 3 fr. 50
F. VIARD *, 5 bis, rue Auber, Paris, et Droguistes, Marchands de couleurs, Quincailliers, etc. — Exiger la marque ci-contre

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

MAISON A PARIS, RUE DES TOURNELLES, n° 50,
et BOULEVARD BEAUMARCHAIS, n° 43,
A ADJUGER, s^r une ench., en la ch. des not. de Paris,
le mardi 20 mars 1877, à midi. — Conten. : 727 m.
Revenu brut : 47,780 fr. — Mise à prix : 150,000 fr.
S'adr. à M^e CHERRIER, not., rue J.-J. Rousseau, 49.

MAISON A PARIS, RUE MAYET, n° 7, A VEN-
DRE, sur une enchère, en la chambre
des notaires de Paris, le 13 mars 1877.
Revenu : 5,000 fr. env. — Mise à prix : 70,000 fr.
S'adr. à M^e DESCHARS, not., r. de Gren.-St-Germ., 9.

MAISON entre cour et JARDIN A PARIS-PASSY
Boul. BEAUSÉJOUR, 15. — Cont. : 1,050 m., A VEN-
DRE, s^r une ench., en la ch. des not. de Paris, le mar-
di 13 mars 1877. — Suscept. d'un rev. de 9,000 fr. —
Mise à prix : 70,000 fr. — S'adr. à M^e MASSON, not. r.
Perrault, 4 (pl. du Louvre), qui délivre les permis de
visiter.

VILLE DE PARIS Adjon, s^r une ench., en la ch. des not.
de Paris, le 6 mars 1877, de 4 LOTS DE
TERRAINS A PARIS, r. LOBINEAU (6^e arrond.)
faisant partie des anc. boucheries
du marché St-Germain, av. les construct. y élevées.
1^{er} lot — 211^m51 à 200 fr. le mètre. 42,302 fr.
2^e lot — 231^m12 — 46,244
3^e lot — 235^m04 — 47,188
4^e lot — 197^m32 — 39,761

S'adr. aux not. M^{es} M^o Delaquerantonnais, 5, r. de la
Paix, et J.-E. Delapalme, r. Auber, 11, dép. de l'ench.

MOULIN à RANTIGNY (Oise), ligne du No d,
8 p. de meules avec maison d'habita-
tion et dépendances, A ADJUGER, s^r une ench.,
en la chambre des notaires de Paris, le 6 mars 1877.
Revenu : 5,700 fr. — Mise à prix : 60,000 fr.
S'adr. à M^e PÉARD, not., 66, r. Nve-d.-Pet.-Champs.

ADJON, s^r une ench., en la ch. des not. de Paris,
le 27 fév-
rier 1877, de 3
MAISONS, R. BICHAT
No 39 — Revenu : 5,450 fr. — Mise à prix : 54,500 fr.
No 41 — — 6,635 — — 66,000
No 43 — — 7,520 — — 75,000
S'adr. aux notaires : M^{es} Bazin, r. Menars, 8, et Pé-
rard, r. Nve-des-Petits-Champs, 66, dép. de l'ench.

G^{de} PROPRIÉTÉ à Paris, av. d'Orléans, 81,
à adjuger, s^r une ench., en
la ch. des not. de Paris, le mardi 6 mars 1877 — Cont.,
2,800 m. — Rev. : 5,000 fr. — Mise à prix : 70,000 fr.
S'adr. à Paris, aux not. : M^e Laverne, rue Taibout,
13, et M^e Fovard, boulevard Haussmann, 94.

ADJⁿ s^r une ench., en la ch. des not. de
Paris, le mardi 20 mars 1877, de 1^o
MAISON
A PARIS, rue St-Lazare, 2. — Revenu brut annuel :
13,800 fr., devant être porté à 15,200. Charges : 1,488 fr.
Mise à prix : 2^o PROPRIÉTÉ DE CAMPAGNE à
100,000 fr.; 3^o PROPRIÉTÉ SARCELLES (S.-et-O.), près
Pierrefitte (fig. du N.), r. des Piliers, av. mon d'habitation
et dépend. Sup. 10,250 m. Mise à prix : 30,000 fr. — S'adr. aux
not. : M^e DEYÈS, r. Laflitte, 3, et J.-E. DELAPALME, r.
Auber, 11, dép. de l'ench.; à Sarcelles, à la maison.

A
VENDRE B^{elle} PROPRIÉTÉ sur les bords
du lac de Ge-
nève. — S'adr. à M. FAUVEL, rue de la Chaussée
d'Antin, 59, à Paris.

Les Annonces et Insertions sont reçues
chez MM. L. AUBOURG et C^{ie}, 19, pl. de la Bourse
et dans les bureaux du Journal.

LE VAINQUEUR

DU GRAND PRIX DU TIR AUX PIGEONS

À MONACO

Nous donnons aujourd'hui le portrait du vainqueur du grand prix du Casino au tir aux pigeons de Monaco.

Les grands concours internationaux qui se disputent à cette époque de l'année sur la plate-forme de Monte-Carlo sont, comme on le sait, les premiers du monde entier. Du nouveau et de l'ancien continent, d'Angleterre et d'Amérique, comme de Russie, d'Italie et de France, les plus grands tireurs viennent s'y mesurer, et le prix remporté par le plus adroit constitue un brevet de supériorité que les *shoo ters* se disputent avec acharnement.

Le vainqueur, en 1877, est un Anglais, sir William Arrundell Yeo, originaire de Fremington House, North Devon.

Ce gentleman est membre du Tir aux pigeons du bois de Boulogne, du Hurlingham-Club et du Gun-Club, à Londres; mais résidant plus habituellement à Paris, l'honneur de sa victoire revient, pour une bonne part, au Cercle du bois de Boulogne dont il est un des membres les plus assidus.

En 1873 déjà, M. Arrundell Yeo avait remporté à ce même Tir de Monte-Carlo le prix de Consolation. Depuis il avait accumulé d'autres trophées : le challenge-cup du Gun-Club; puis, successivement, les trois cups de Deauville, en 1873, 1874 et



M. William Arrundell Yeo, vainqueur du tir aux pigeons à Monaco (Photog. Numa Blanc et fils, à Nice).

1875. Enfin, en 1876, le grand prix de Dieppe et la coupe à Baden-Baden.

Quant à sa victoire dans le grand prix de Monaco, elle lui vaut, outre l'honneur de voir son nom inscrit sur le marbre en lettres d'or au-dessous de celui des Lorillard, des Jee, des Call et des Patton, un objet d'art de la valeur de 4,000 fr., ajouté à 18,320 fr. en espèces.

Le second, qui était M. le vicomte Martel de Janville, a reçu 7,800 fr. M. Seaton était troisième, avec 5,800 fr.; l'honorable Arrundell, homonyme du gagnant, quatrième, touchant encore 3,220 fr. Soixante-dix-sept concurrents avaient pris part à ce tir, d'une importance unique.

Ils se dénombrèrent ainsi : 26 Anglais, 22 Français, 7 Belges, 2 Américains, 14 Italiens, 1 Polonais, 1 Allemand, 2 Russes, 1 Autrichien et 1 Suédois.

Nous recommandons particulièrement les *Déjeuners du Grand-Hôtel*, 4 francs, Vin, Café et Liqueurs compris; *Dîners de la table d'hôte*, 6 francs, vin compris. Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

LES MACHINES, leur histoire et leurs usages, par ÉMILE WITH, ingénieur civil, 2 volumes illustrés. — Chez tous les libraires.



HORTICULTURE — BASSE-COUR

JOURNAL LA MAISON DE CAMPAGNE (DIX-HUITIÈME ANNÉE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

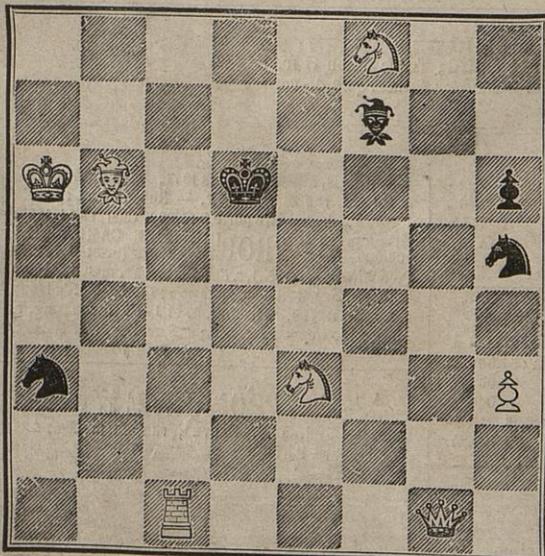
INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTEMENT. — SOINS A DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABELLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODELES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES. — RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Paraît tous les 15 jours : 16 pages et plusieurs gravures sur bois par numéro. Un an, SEIZE FRANCS.

DOUZE MAGNIFIQUES AQUARELLES par an, de plans de jardins, de villas, de basses-cours, etc. etc. **TROIS PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1877, RENDUES A DOMICILE FRANCO DE PORT** 1° Mois d'octobre, novembre, et de décembre, gratuitement; 2° un joli couteau de jardinage à 3 lames : écussonnoir, greffoir et serpette, ou au choix, un joli sécateur en acier poli, pour dames; 3° 15 paquets de graines de fleurs ou de légumes nouveaux. — Envoyer un mandat-poste de 16 fr. (plus un franc pour le port des primes) à M. Édouard Le Fort, Directeur du Journal, 233, r. du Faubourg-St-Honoré, à Paris. — (Pour les États de l'Europe, 18 francs.) Prière d'indiquer, en adressant l'abonnement, dans quel journal on a vu cette annonce.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 644, COMPOSÉ PAR M. P. T. DUFFY



Les Blancs font mat en trois coups

Solution du problème n° 642.

- | | |
|-------------------------|----------------|
| 1. P 3 F | 1. R pr. F (A) |
| 2. F 6 R | 2. R 4 T |
| 3. F pr. P, échec | 3. R 4 C |
| 4. P 4 T, échec et mat. | |

(A)

- | | |
|-------------------------|----------|
| 2. C 0 T | 1. R 4 R |
| 3. F 7 F, échec | 2. R 3 D |
| 4. F 3 R, échec et mat. | 3. R 4 F |

Solutions justes : MM. Fresco; le capitaine A. G. Boutigay; Em. Frau; Lucien B., à Soissons; Misselieux; Vancouyghem; P. André; Vital Terrasson et le capitaine Dubois; Ehrwein, sous-lieutenant au 1^{er} de ligne; Kassioth; café de la Rotonde, à Limoges; le nouveau Cercle des Echecs, à Chalindrey; le café Cauvet; à Cögolin; le cercle de l'Union, à Saint-Etienne; L. de Croze; le café Dumas, à Privas; Charbonnet; le café du Caveau, à Paris; le café Central, à Péronne; Edm. Leger; Lansquenot; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs.

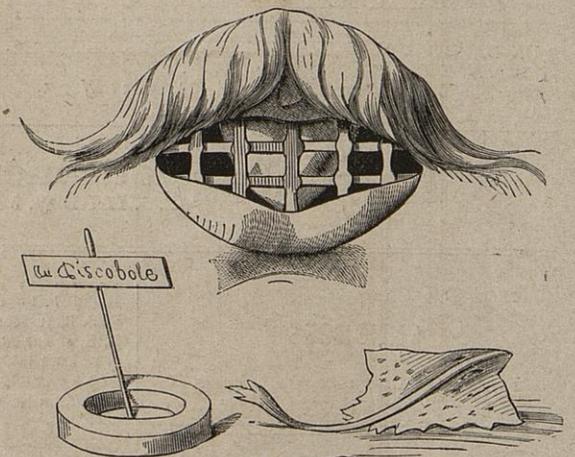
Autres solutions justes du problème n° 641 : MM. Kassioth; le cercle de Firminy; le cercle de l'Union, à Saint-Etienne; le cercle Agricole de Grans; Charbonnet; le café du Caveau; Fresco, de Lille.

Problème n° 640 : Le cercle de l'Union, à Saint-Etienne; le cercle de Firminy; le café du Caveau; Charbonnet; Do-bricéano.

PAUL JOURNOUD.

(Voir à la page 110 les solutions du dernier problème syllabique du cavalier.)

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

On voit la mode s'imposer à tort et à travers.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.